

Formation Apertura-Arcanes

Les silences dans tous leurs états et « le temps pour comprendre »

Exposé du 22 mars 2023

Quelques réflexions sur le silence dans la psychanalyse

Jean-Marie Jadin

Parler du silence en psychanalyse, c'est de prime abord un paradoxe. La parole apparaît en effet comme étant le contraire du silence et on ne devrait donc pas pouvoir en dire quoi que ce soit.

En réalité, on peut en dire beaucoup de choses. Le silence est toujours parlant ou « parlable ». Lacan a dit : « L'acte de se taire ne délivre personne du langage¹. » Faire silence, c'est encore parler. Certes, mais que dit le silence ? La grande difficulté à parler du silence est liée au fait qu'il y a une multitude de sortes de silences. Il y a le silence de l'angoisse, le silence de l'attente, le silence de la politesse, le silence du désespoir, le silence du refus, le silence du défi, le silence hostile, le silence qui questionne, etc., et un silence évoqué par Moustapha Safouan² et qui va nous occuper un peu plus loin, le silence qui survient dans une analyse après un franchissement. J'ajouterai ici un silence assez fréquent : celui qui fait suite à une séquence de forte tension qui accompagne l'évocation de ceci ou cela, et qui en est comme une première prise de distance.

On ne peut jamais être certain de la signification d'un silence, on ne peut que la subodorer en fonction du contexte. Le silence me fait penser au trait unaire de l'os préhistorique évoqué par Lacan. Il n'est rien en lui-même. On ne sait pas s'il représente un ennemi qui a été tué, une lunaison, des dents de tigre ou n'importe quoi. On sait juste que ça veut dire quelque chose lorsqu'il fait série, que c'est un signifiant dont on ignore le signifié, et qu'il présentifie un sujet par là-même.

¹ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIV, La logique du fantasme*, inédit, séance du 12-4-1967.

² S. Périac Daoud et D. Platier-Zeitoun, *Silences. Paroles de psychanalystes*, Toulouse, érès, 2004, p. 229.

Le fils de Wilhelm Fließ, le psychanalyste Robert Fließ, a théorisé des silences bien étranges³. Il les a qualifiés en fonction de la pulsion qu'il supposait prévalente chez un sujet donné. Il y aurait ainsi un silence oral qu'on ne remarquerait presque pas au milieu d'un flux de paroles qui ne cesse pas, un silence anal fait de rétentions de paroles accompagnées d'un état de tension, un silence urétral qui s'interromprait facilement, mais sans la moindre tension. Le silence était pour lui un équivalent de l'objet corporel en voie d'être perdu, qu'il soit oral, anal ou urétral, et de devenir ainsi un objet symbolique, c'est-à-dire un objet *a*. Ceci rejoint la proposition d'Isabelle Morin⁴ qui soutient que le silence témoigne d'une proximité de la Chose (*das Ding*), laquelle est en amont de l'objet *a*, en étant de façon générale ce qui choit du réel pour faire le symbolique – C'est une des définitions que lui donne Lacan. La Chose précède cet objet *a* qui se réduit à n'en être qu'un des symboles possibles, en étant ce qui du corps est perdu du fait du langage.

À côté de tous ces silences on peut également penser, et beaucoup plus simplement, qu'il y a deux sortes de silences fondamentaux : le silence de l'absence de bruit et le silence de l'absence de parole. C'est bien sûr ce dernier silence qui occupe le psychanalyste, encore qu'il faille une absence de bruit pour qu'une psychanalyse puisse s'effectuer. Ainsi, chaque matin une sonnerie de cloche toute proche de mon cabinet perturbe le déroulement du début de la séance de 9 heures. Mais je crois aussi que la parole est néanmoins pour quelque chose dans la perception du silence soi-disant réel, du silence concret, de celui de la pure vacuité de l'absence de bruit. Et on peut même se demander si l'absence de bruit existe dans le registre du réel. Certains ont dit que le silence n'existe pas⁵.

On peut approfondir cette dernière idée. Le dispositif psychanalytique divan-fauteuil met la vue entre parenthèses, ce qui permet aux deux protagonistes de mieux entendre ce qui se dit, et il se peut que le silence de la nuit, le silence de la neige et même celui du désert, apparemment réels, soient liés, au moins un peu, au fait qu'il n'y a plus autant à voir dans ces circonstances-là et que l'on y écoute donc davantage, et que l'on entend ainsi le silence. Comme sur le divan, moins de vision donne peut-être plus de silence, un peu comme si l'intensité de l'audition était inversement proportionnelle à celle de la vision. Le silence qui a donné son célèbre effroi à Blaise Pascal est peut-être lié au fait qu'il n'y a pas grand-chose dans le ciel, si ce n'est l'espace infini et infiniment vide.

³ R. Fließ (1949), « Silence et verbalisation : un supplément à la théorie de la "règle analytique" », dans *Le silence en psychanalyse*, Sous la direction de J.-D. Nasio, Paris, Payot & Rivages, 1998, pp. 69-93.

⁴ I. Morin, *Œuvre de silence*, texte accessible par internet.

⁵ P. Rei Ryu Coupey, « Qui entend le monde ? », dans *Penser le silence*, Paris, Éditions de l'Aube, 84240 La Tour-d'Aigues, 2022, p. 127.

Il n'existe sans doute pour l'humain que le silence du fait de se taire, le silence d'une suspension de la parole, ce qui est plus que le simple fait de ne rien dire. Se taire est actif et non pas passif. Et c'est toujours sur fond d'une parole permanente. Je pense ici au fait que toute notre vie de parlêtre constitutionnel est accompagnée d'une parole qui ne cesse jamais. Je le dis avec le parrainage de Heidegger qui a soutenu que nous parlons tout le temps⁶, même quand nous fermons la bouche. Nous parlons quand nous voyons quelque chose, quand nous dormons, quand nous rêvons, quand nous souffrons.

Cette affirmation est en accord complet avec l'hypothèse de Freud qui pense qu'on peut insérer de la parole dans tous les manques de parole présents dans les diverses formations de l'inconscient, comme par exemple les rêves et les symptômes. Le discours de l'inconscient est au départ silencieux, fait d'un silence qu'on ne perçoit pas et qui se surajoute à la parole effective. Pour le parlêtre que nous sommes, tout silence est sans doute toujours à considérer comme une parole, même si celle-ci n'est que virtuelle.

Le silence ne peut être conceptualisé, il est davantage un thème poétique proche de celui de la présence d'une situation ou d'un paysage qu'on ne peut saisir avec la pensée conceptuelle. Il faut de la métaphore au silence, c'est-à-dire quelque chose d'anti-conceptuel ou de pré-conceptuel.

On peut ainsi comparer l'infiltration du silence dans le système symbolique de la parole à la présence de l'eau qui s'insinue en nous jusqu'aux ultimes recoins des plus petits organites de nos cellules. Il est le *fort* nécessaire au *da* de la vocalisation pour qu'ils fassent ensemble la texture de tout le registre symbolique. La parole advient sur fond de silence. Celui-ci est l'arrière-plan de la parole. Le silence est en réalité partout. Il est là comme un jumeau de la parole, un jumeau que celle-ci aurait mangé puisque le silence est aussi inhérent à la parole en tant qu'il produit les scansiones et les césures qui lui sont nécessaires. Autre métaphore : le silence porte la parole comme l'éther luminifère, imaginé par les physiciens du XIX^e siècle, était censé porter la lumière. Le silence donne de la résonance à la parole.

Le silence est au principe même de la psychanalyse. Celle-ci suppose, par principe, que l'on souffre d'un non-dit qui se dit quand même, mais de façon détournée, grâce au fait qu'un mot est plus que lui-même (c'est la condensation chez Freud et la métaphore chez Lacan) et

⁶ M. Heidegger, *Acheminement vers la parole*, Paris, Gallimard, 1981.

aussi autre que lui-même (c'est le déplacement chez Freud et la métonymie chez Lacan). L'inconscient est tout d'abord le refoulé, c'est-à-dire quelque chose qu'on tait ou qu'on a tu, puis oubliée, parce qu'elle était « insupportable » (« *unerträglich* ») ou « incompatible » (« *unverträglich* ») pour le moi, et ce pour une raison ou une autre – Freud l'a dit explicitement et avec ces mots-là. Le forclos est plutôt la présence fantomatique d'une parole qui n'a jamais été dite alors qu'il eût fallu la dire – le délire est une métaphore non advenue et totalement métonymisée.

Rappelez-vous aussi que le silence en analyse est né de la demande de l'hystérique Fanny Moser (Emmy von N.) adressée à Freud pour qu'il se taise. Il porte la marque de cette allégeance première.

Charles Melman⁷ a conçu un complexe d'Œdipe vocal fait d'un certain silence, le silence du père. Interrogé sur le silence il a dit : « [...] le plus douloureux est le sentiment que notre propre parole se paye du prix du silence du père. Autrement dit, nous le bâillons. Et ce que des analystes, à la suite de Lacan, ont très justement appelé la pulsion invocante est une adresse qui lui est faite pour qu'il rompe son mutisme. » Ce qui veut dire que nous ne permettons jamais assez au père de parler d'une parole qui puisse nous éviter un excès de prise dans la parole de la mère. Pour Melman, toute parole est donc un trop de silence du père. Celui-ci n'a jamais assez voix au chapitre. Ce silence-là est vectorisé par l'œdipe.

On pourrait ajouter dans ce chapitre des tas de silences spécifiés, constitués par certains non-dits, comme par exemple le silence sur la Shoah, qui est fait de ce qui n'en a pas été dit.

Le silence infiltre les principaux concepts de la psychanalyse.

Prenons la règle fondamentale, qui est une règle de fonctionnement de la psychanalyse. La demande de tout dire implique que l'on dise des choses sur lesquelles on fait d'habitude silence. Et l'on y ajoute que le psychanalyste écoute avec une attention, non pas flottante mais égale, et qu'il fait par conséquent silence afin de bien écouter, même s'il ajoute qu'il dira quelque chose de temps en temps.

Le silence peut être en lui-même un symptôme, surtout un symptôme de divan, qui ne se révèle que lors d'une psychanalyse. Au cours de ma carrière trois personnes ont manifesté ce symptôme avec une rare intensité : elles ont gardé le silence pendant plusieurs années, malgré

⁷ S. Périac Daoud et D. Platier-Zeitoun, *op. cit.* p.153.

mes relances. Et elles n'ont pas voulu arrêter leur psychanalyse. Elles souffraient toutes les trois d'un secret de famille que j'ai longtemps ignoré. L'une d'elles ne savait pas qui était son père, sa mère refusant obstinément de le lui révéler. Un autre accompagnait son père quand il se rendait chez une maîtresse, alors qu'il n'avait que trois ans. Son père lui demandait de ne rien dire à sa mère. Dans le village le bruit courait que ce père et sa maîtresse avaient mis au monde un enfant et commis un infanticide. Il n'y avait aucune preuve de la réalité de cet acte. Une troisième analysante avait ignoré jusqu'à son adolescence que le père de son père s'était suicidé. Dans chacun de ces cas quelque chose d'essentiel avait été tue.

Après plusieurs années ces trois personnes sont devenues plus causantes, et même légèrement bavardes, ce qui fait penser que la grande loquacité peut être un équivalent du silence, que le plus en ce domaine est parfois un moins. Le silence qu'elles montraient était comme une dénonciation du silence qu'on leur avait infligé en taisant certaines choses. Elles étaient des traumatisées d'un silence. Celui-ci avait l'épaisseur d'un acte.

À côté de ces trois personnes, j'ai accompagné pendant quelques années une jeune psychologue qui ne disait qu'une ou deux phrases tout à la fin des séances, lesquelles étaient évidemment légèrement raccourcies. Un beau jour elle me dit qu'elle allait beaucoup mieux et qu'elle arrêtait son analyse. Il est évident que je n'ai rien compris à son aventure. Dix ans plus tard, sa sœur est venue, elle aussi pour un travail analytique, ayant constaté les bienfaits de la méthode chez sa sœur. Je me suis demandé si le droit de se taire n'était pas bénéfique chez des gens qui vivent dans un milieu où on les pousse constamment à dire.

Dans *Le thème des trois coffrets*⁸ Freud a fait du mutisme un signifiant qui évoque la mort. On peut se demander si l'excès de bavardage n'a pas la même signification, que ce soit dans la logorrhée maniaque ou dans la désinhibition de certains alcooliques. Un psychanalyste d'origine italienne a rapporté que Naples est une ville particulièrement bruyante, tant à cause des voitures que des bavardages. Il a mis ce bruit en rapport avec tous les morts de Pompéi qui est juste à côté et qui ont péri il y a presque deux mille ans lors de l'éruption du Vésuve.

À côté du silence-symptôme de l'analysant il y a le silence-interprétation de l'analyste. Et c'est probablement à ce silence-là que le titre de la journée d'aujourd'hui fait allusion. Un certain silence peut en effet mettre en route un certain « temps pour comprendre » comme le suggère l'intitulé d'aujourd'hui. Le silence-interprétation ou à effet d'interprétation qui répond à une parole du sujet vise à permettre à ce sujet d'entendre ce qu'il a dit, un peu comme s'il était dans une chambre d'écho.

⁸ S. Freud (1913), « Le thème des trois coffrets », dans *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1971.

Par exemple : après avoir évoqué les infidélités conjugales de sa mère, un sujet parle quelques séances plus tard de certains bijoux, et en particulier de diamants. L'analyste peut souligner ce « diamant » en scandant « dit-amant » ou en faisant semblant de demander « un diamant ? ». Il peut souligner le signifiant « diamant » par un « mmh » ou un « ah oui ?! » Il peut aussi ne rien dire, et le simple fait qu'il ne rétorque pas « Combien l'avez-vous payé ? », ou « Est-ce que c'est un VVS ? » permet peut-être déjà à l'analysant d'entendre quelque chose. Tout se passe comme si l'analyste avait dit « en effet ! » ou « vous l'avez dit ! » pour faire entendre à l'analysant un peu autrement ce qu'il venait de dire, c'est-à-dire qu'il y a un second discours derrière le discours manifeste. D'une façon plus générale, le silence chronique et cependant non absolu de l'analyste favorise chez l'analysant un retour vers le sujet de sa parole, ce qui comporte effectivement des « temps pour comprendre ».

Qu'est-ce que ce « temps pour comprendre » ? Nous allons maintenant entrer dans des choses difficiles.

Le « temps pour comprendre » est une des trois modalités temporelles qui font partie de ce que Lacan a appelé « le sophisme du temps logique⁹ » et qui reprend très étrangement et comme une succession logique les différents jalons du « schéma L » de l'avènement du sujet. Lequel « schéma L » est un développement et une explicitation du « *Wo Es War soll Ich werden* » de Freud – « Là où c'était Je (comme sujet) dois advenir ». Le « temps pour comprendre » est une scansion dans le déroulement de ce « temps logique ». Les organisateurs de la Journée Apertura ont donc proposé de considérer un certain silence comme une ponctuation, comme l'équivalent d'une hésitation ou d'une scansion, ou encore d'un temps suspendu, tout comme le silence en musique. Ce serait une scansion dans l'avènement du sujet.

Se référer au « temps logique » de Lacan et en particulier au « temps pour comprendre », c'est-à-dire au « temps pour comprendre » « l'instant de voir » qui le précède logiquement, cela revient à tenter de théoriser un tricotage de silences dans l'analyse, que ces silences soient effectifs ou virtuels, ce qui est bien plus complexe que la simple ponctuation dans les séances ou en fin de séance.

Je me permets d'entrer dans un examen détaillé de ce « temps logique » illustré par Lacan au moyen d'une devinette logique. Je vous la raconte. Un directeur de prison convoque

⁹ J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, pp.197-214.

trois prisonniers et leur propose de libérer celui qui trouvera la solution raisonnée et logique de l'énigme. Il va attacher dans le dos de chacun, entre les épaules, un disque choisi parmi trois blancs, et seulement deux noirs. Il n'y a pas de miroir et ils n'ont pas le droit de se parler. Ils peuvent juste se considérer les uns et les autres. Il s'agit de deviner la couleur de son propre disque. Puis ce directeur attache un même disque blanc au dos de chacun des trois. Comment vont-ils procéder pour trouver la solution ?

La solution parfaite proposée par Lacan est la suivante :

« Après s'être considérés entre eux *un certain temps*, les trois sujets font ensemble *quelques pas* qui les mènent de front à franchir la porte. Séparément, chacun fournit alors une réponse semblable qui s'exprime ainsi :

« Je suis un blanc, et voici comment je le sais. Étant donné que mes compagnons étaient des blancs, j'ai pensé que, si j'étais un noir, chacun d'eux eût pu en inférer ceci : "Si j'étais un noir moi aussi, l'autre, y devant reconnaître immédiatement qu'il est un blanc, serait sorti aussitôt, donc je ne suis pas un noir." Et tous deux seraient sortis ensemble, convaincus d'être des blancs. S'ils n'en faisaient rien, c'est que j'étais un blanc comme eux. Sur quoi j'ai pris la porte, pour faire connaître ma conclusion. »

C'est ainsi que tous trois sont sortis simultanément, forts des mêmes raisons de conclure. »

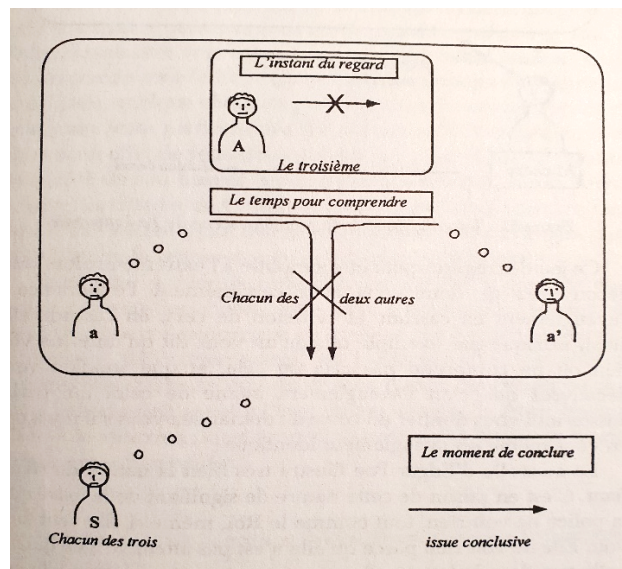
Cette solution est très difficile à penser, parce qu'elle comporte d'abord trois « si » conditionnels enchâssés, trois hypothèses-gigognes, emboîtées comme des poupées russes, une condition est ajoutée à une condition elle-même ajoutée à une condition. Il y a là une pensée sur une pensée sur une pensée. Cette solution comprend deux suspensions d'action dont la première est incluse dans la seconde. Chacun des trois prisonniers pense à ce que pense chacun des deux autres de la pensée de quelqu'un qui est en troisième position.

Il est évident que celui qui verrait deux noirs pourrait sortir immédiatement, car il saurait dans *l'instant de voir* qu'il est blanc, puisqu'il n'y a que deux ronds noirs dans le jeu. Chacun des trois prisonniers tient compte de l'absence de cette immédiateté. Telle est la première suspension suspensive. Il faut enregistrer l'absence de cette immédiateté. Il faut un certain laps de temps à chacun des deux autres pour voir que l'autre ne s'en va pas tout de suite. C'est un temps de suspens supplémentaire qui se situe dans une réciprocité de ces deux autres, et c'est ce temps-là qui est désigné par Lacan comme étant le « temps pour comprendre ». Ce temps lié à une réciprocité qui dure ce que dure l'enregistrement, l'accusé de réception de la non-immédiateté, laquelle a pour conséquence que personne ne sort dans l'instant. Le « temps pour comprendre » est une certaine suspension qui inclut l'absence de sortie dans l'instant de voir. À l'issue de ce

« temps pour comprendre » chacun des trois peut penser que les deux autres ont conclu qu'ils sont blancs. Il en résulte selon Lacan un moment qui ne nous intéresse pas ici : « le moment de conclure ».

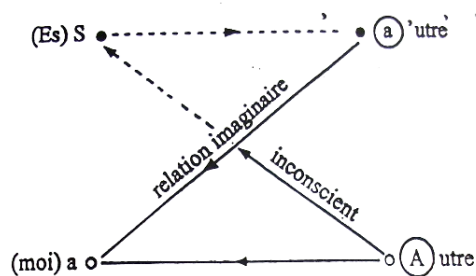
On voit qu'il s'agit dans le « temps logique » de deviner du visuel avec de l'hésitation, tout comme en séance on peut évoquer du discours inconscient avec du silence. La question se pose : quelque chose d'inconscient peut-il se déduire de certains silences tout comme dans le « temps logique » la couleur des ronds peut se déduire de certaines hésitations ?

Ce sophisme du « temps logique » peut être schématisé avec le dessin suivant. Cette fois-ci j'évoque l'hésitation temporelle avec du visuel, et non pas l'inverse comme dans l'énigme.

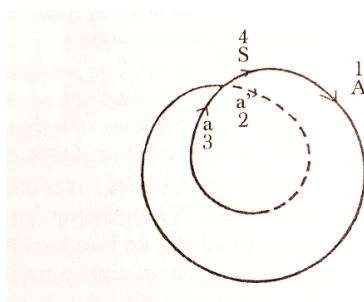


Le sophisme du temps logique de Lacan

L'enchâssement du « temps logique », tout comme les jalons ou les étapes du « schéma L », peuvent être présentés sur la ligne continue du huit-intérieur, qui est le bord du ruban de Möbius. Ce sont trois manières de présenter l'advenue du sujet.



Le « schéma L » de Lacan



Le « schéma L » et le « temps logique » reportés sur le « huit-intérieur »

On voit aisément que les trois schémas sont homologues, ce qui montre bien que Lacan est pris dans l'hypothèse d'une même logique pour formaliser l'advenue du sujet au-delà du moi.

Le « schéma L » en particulier est tout à fait analogue à celui du « temps logique ».

Dans la double boucle du « huit-intérieur »

- la réalisation du sujet prend son départ au niveau de l'Autre (A) – étape 1 – qui est le lieu logique de l'origine de la parole ;
- puis il passe par la relation imaginaire (aa') – étapes 2 et 3 – avec un semblable – elle peut être figurée par une superposition ;
- et elle se termine, en logique bien sûr, au niveau de S, là où l'Autre est déjà là – étape 4.

Dans le « schéma L », une flèche, celle de l'inconscient, va directement du lieu de l'Autre au sujet. Dans le « huit-intérieur », le « temps pour comprendre » qui inclut « l'instant de voir » vécu par un tiers est représenté par la petite boucle greffée à l'intérieur de la grande boucle, et c'est le passage obligé par l'imaginaire dans le « schéma L ».

Comment introduire le silence dans cette logique-là ? Nous ne pouvons évidemment que faire des hypothèses. « L'instant de voir » absent car inclus dans un « temps pour comprendre », lequel se traduit par une suspension effective d'un mouvement, nécessite, pour être transposé en silences, un silence virtuel supposé inclus dans un silence effectif. Il y a par exemple le silence de l'analyste supposé savoir, ce qui équivaut à ce qu'il puisse voir d'emblée. L'énoncé de la règle fondamentale signifie qu'il ne sait pas d'emblée. C'est un silence virtuel. Il y a ensuite le silence effectif qui se produit comme coupure introduite chez l'analysant entre l'effectuation de sa parole et l'écoute par lui de cette même parole qu'il entend autrement que selon le sens commun. Dans l'exemple évoqué tout à l'heure du « diamant », il s'agit d'une coupure qui intervient entre le « diamant » parlé au départ et le « dit-amant » entendu avec sa scansion par l'analysant.

C'est peut-être la coalescence d'une part du silence de l'ignorance d'un analyste supposé tout savoir sur l'inconscient et qui s'avère ne pas savoir, puisqu'il se tait pour écouter, avec d'autre part le silence nécessaire à l'analysant afin qu'il entende ce qu'il dit, qui constitue une des plus parlantes analogies avec les deux premières scansions du « temps logique » de Lacan et en même temps la libération de la prison du sens commun pour l'analysant. Cette coalescence est comme une superposition de deux ignorances.

Par ailleurs, c'est en mettant bout à bout une idée sur le silence de Roland Gori et une autre de Jean Allouch que l'on retrouve le « schéma L » et par conséquent « le temps logique » de Lacan. On y retrouve d'abord « l'instant de voir » comme condition du « temps pour comprendre ». En effet, Roland Gori a écrit¹⁰ : « L'analyste se sacrifie dans le silence pour que la parole de l'autre advienne, qu'elle y rencontre son propre silence intérieur et s'abreuve à sa source. » Le silence intérieur implique une ignorance. Gori dit lui aussi que l'analyste n'est pas un grand Autre qui sait tout d'emblée. C'est également équivalent à une absence « d'instant de voir ».

Jean Allouch, évoquant lui aussi le silence de l'analyste, a écrit¹¹ : « Et son silence [il s'agit de celui de l'analyste] dans cette situation est bien fait pour indiquer à l'analysant qu'il n'y a ni copain ni copine sur le fauteuil tout près de lui. Son "taire" signale alors cette absence d'*alter ego* qui pourrait venir se substituer à lui. » Il évoque ainsi un « temps pour comprendre »

¹⁰ R. Gori, « Les noces du silence et du langage », dans *Penser le silence, op. cit.* p. 121.

¹¹ J. Allouch, « De quelques fragiles silences analytiques », *ibid.*

qui est, comme on le sait, un temps de réciprocité, ici une réciprocité où quelque chose n'advient pas, à savoir le copinage.

Un tout petit détail de ma pratique va dans le même sens, dans le sens d'une superposition analogue. J'ai rapporté plus de cent fois la découverte effectuée par une de mes analysantes. Elle avait la phobie du bris de verre, aimait la poésie, était engagée dans le parti écologiste, participait à la découverte de l'œnologie, etc. un beau jour elle me rapporta un souvenir d'enfance : sa mère lui enlevait des vers parasites de la région périnéale lorsque son père avait fait irruption dans la pièce. J'ai rapporté dans un livre que je lui avais posé la question « des vers ? » et qu'il lui était devenu évident que la sonorité « *vèr* » avait jusque-là dirigé sa vie puisqu'on la retrouvait dans de nombreuses occurrences.

En présentant le livre à Strasbourg quelqu'un m'avait demandé si cette sonorité « *vèr* » avait été ma découverte ou celle de l'analysant ? Il me semblait que c'était ma question (« des vers ? »), dont je ne mesurais pas du tout la portée, qui lui avait fait découvrir son signifiant fondamental. Plus tard l'analysante rectifia ce qui était de ma part un faux souvenir, et me dit lors d'une séance que je lui avais un jour donné un modèle de signifiant inconscient et que c'était ce modèle-là qui lui avait permis d'entendre le « *vèr* » polysémique dans les diverses occurrences de sa présence inconsciente. C'était là aussi une coalescence de deux scansions, l'une chez l'analyste qui n'a pas trouvé mieux que de donner un modèle, l'autre chez l'analysante qui a réussi à l'appliquer. Les deux scansions emboîtées n'en faisaient qu'une seule.

J'ai évoqué le silence de l'analyste supposé tout savoir sur l'inconscient. C'est peut-être quand une certaine faille s'introduit dans cette supposition-là que se manifeste la première scansion. Dans le « temps logique » de Lacan il y a l'absence de la non-immédiateté de celui qui pourrait sortir à « l'instant de voir », et ici apparaît l'équivalence avec le fait que l'analyste ne sait pas immédiatement. Si j'ai donné un exemple de jeu signifiant à l'analysante au « *vèr* », c'est que je ne voyais pas de façon immédiate. Toute faille de l'analyste, par exemple un oubli, une hésitation ou une légère inhibition que l'on perçoit, peut constituer la première scansion, laquelle va se marier avec la scansion évoquée par Safouan, à savoir le silence après un franchissement, par exemple celui qui survient après la saisie du « *vèr* » ou du « dit-amant » après le « diamant ».

Tout ceci n'est qu'hypothèse, mais il est évident que le monde des scansions par le silence joue un très grand rôle dans la pratique analytique, et tout le monde sait que Lacan a tenté de les utiliser avec ses séances courtes. Ceci ne veut pas dire qu'on peut l'imiter et placer les coupures n'importe comment. La logique de tout cela reste à faire. Les plus jeunes d'entre

vous pourront peut-être se pencher sur la question quand ils auront une certaine pratique de l'analyse.

À l'issue de mon exposé on pourrait en proposer un titre plus précis : *Pour introduire dans la psychanalyse une conjugaison des silences.*